



Un cœur obstiné (1)

Don Luigi Giussani, *Le Sens Religieux*, Chapitre VI - début

Dans le premier chapitre, nous avons découvert que le cœur de l'homme se manifeste à travers les questions existentielles, ces questions qui concernent le sens de toute la réalité, mais qui sont en même temps des questions profondément personnelles, qui s'identifient à la recherche – souvent douloureuse – du sens de mon existence. Ces questions – qui découlent de la nature même de l'homme, fait à l'image de Dieu et pour lui – sont présentes de la même manière dans le cœur de tout homme. Cependant, nous demeurons libres de les écouter selon toute leur amplitude ou bien d'en ramener l'exigence à une mesure qui soit la nôtre – attitude qui est bien souvent favorisée par la « culture de mort ». Dans les trois prochaines écoles nous découvrirons avec don Giussani les différentes manières dont nous sommes sans cesse tentés d'enfourer ces questions, soit en les évacuant totalement – de façon théorique (rencontre 6) ou pratique (rencontre 7) – soit en les réduisant d'une manière ou d'une autre, comme pour en étouffer l'exigence (rencontre 8).

Attitudes irrationnelles devant l'interrogation ultime : évacuation de la question

Nous voudrions maintenant énumérer sommairement les attitudes « irrationnelles » que l'on peut avoir en face de ces questions significatives du sens religieux et dans la réponse qu'on y apporte.

Pourquoi est-ce que j'emploie le mot « irrationnel »? Pour qualifier une position qui prétend expliquer un phénomène sans prendre convenablement en compte tous les facteurs impliqués. Il est impossible de faire comprendre une question en oubliant ou en annulant un de ses éléments. On peut généraliser cette observation en affirmant qu'on est sûr de se tromper quand on est obligé, pour suivre sa logique, d'oublier ou de supprimer quelque chose. Ces attitudes, je les qualifie d'« inhumaines » justement à cause de leur irrationalité.

J'en énumère six (nous en verrons trois durant cette rencontre – celles qui évacuent purement et simplement la question –, trois durant la suivante). Non pas par plaisir, mais parce que, d'une façon ou d'une autre, chacun les a déjà expérimentées ou peut être tenté de le faire. « Nihil humani a me alienum puto » : tout ce qui est arrivé à un autre peut m'arriver aussi à moi. Quoi qu'il en soit, statistiquement, ces façons d'agir sont pratiquées par la plupart.

Négation théorique des questions

J'appelle « négation théorique des questions » le fait de dire que ces grandes questions, ces interrogations sont « vides de sens », que les phrases qui les expriment ne sont que formelles, à l'instar de ce qui suit : un âne ailé, une jaguar à la place du pied droit, une danseuse de l'opéra comme oreille, etc. Vous pouvez multiplier les images selon votre fantaisie. Mais ces phrases auraient un défaut encore plus grave : elles ne représenteraient même pas une image, ce ne seraient que des mots, que des sons.

Voici le moment où j'ai découvert le caractère systématique de cette position : je surveillais un devoir pendant la leçon de religion, dans une classe de première d'un lycée classique; pendant que les élèves écrivaient, j'allais et venais entre les bureaux. Revenu au premier rang, j'ai pris le premier livre qui m'est tombé sous les yeux et je le regardais pour passer le temps. C'était le Profil historique de la littérature italienne de Natalino Sapegno. Le hasard voulut que je l'ouvre à la page traitant de la vie de Leopardi. Je la lus d'abord avec intérêt, mais trente secondes après, je m'exclamais : « mes enfants, arrêtez votre devoir. Vous, avec toute votre suffisance, votre volonté d'autonomie, vous lisez cela et vous l'acceptez sans coup férir, de la même façon que vous boiriez un verre d'eau ? » En voici le texte :

« Les interrogations caractéristiques de la velléité de réflexion confuse et sans discernement des adolescents, de leur philosophie primaire et sommaire (Qu'est-ce que la vie ? À quoi sert-elle ? Quelle est la finalité de l'univers? Pourquoi la douleur?), ces interrogations, que le véritable philosophe adulte laisse de côté les considérant comme absurdes et dénuées d'intérêt, ne comportant ni réponse ni possibilité de développement, ce sont justement elles qui devinrent l'obsession de Leopardi, le contenu exclusif de sa philosophie. »



« Ah! j'ai compris!... dis-je à mes élèves Homère, Sophocle, Virgile, Dante, Dostoïevski, Beethoven seraient des adolescents, parce que toute leur oeuvre est imprégnée par ces questions, proclame ces exigences qui - comme disait Thomas Mann - « enflamment et stimulent nos paroles, exaspèrent notre problème ». Je suis très heureux de rester en leur compagnie, car un homme qui refuse la question n'est pas un homme humain. »

Dans *Chroniques de philosophie contemporaine*, Garin recommande que la pensée « ne vole pas dans d'impossibles « au-delà », parce que l'homme est le centre et le maître du monde, à condition bien sûr, qu'il matérialise sa libre domination ». Quelle sorte de maître du monde est donc l'homme, dont l'activité a pour conséquence la peur réelle d'avoir à détruire entièrement sa misérable demeure, « ce morceau de terre qui nous rend si féroces » ! Quelle « libre domination », celle par laquelle on doit penser selon la mentalité au pouvoir, si l'on ne veut pas être mis à l'écart de la société ou envoyé à l'asile comme en Russie! Pourquoi ces « au-delà » sont-ils impossibles? Pourquoi M. Garin le dit-il ? Si la nature introduit en moi une impulsion plus puissante que celle d'un missile, un élan si fort qu'il me caractérise, pourquoi ne pourrais-je pas l'expliquer ? Pourquoi serait-il inutile d'en parler ?

De la même façon, John Dewey, un des plus grands responsables de cette pédagogie qui a formé tant de générations en Amérique et qui reflue vers nous trente ans après, affirme :

« Abandonner la recherche de la réalité et de la valeur absolue et immuable peut sembler un sacrifice, mais ce renoncement est la condition pour s'engager dans une vocation plus vitale. La recherche des valeurs qui peuvent être reconnues et partagées par tous parce qu'elles font partie de la vie sociale, est une activité dans laquelle la philosophie ne trouvera pas des rivaux, mais des partenaires parmi les hommes de bonne volonté. »

Mais abandonner la recherche de la réalité, de la valeur absolue, est un tel sacrifice qu'il peut entraîner des gens à se suicider. On devrait en effet abandonner quelque chose vers quoi la nature nous pousse! C'est irrationnel, c'est inhumain. C'est une position qui n'est pas adaptée au problème.

Dewey conseille de se désintéresser de ce qui semble impossible, pour se mettre ensemble à construire une vie sociale. Mais on oublie que l'unité entre

les hommes, donc la possibilité d'une collaboration réellement constructive, exige un facteur transcendant. Sans cela, on peut être juxtaposé n'importe comment parce qu'on n'a rien à quoi se référer. Même la solidité de l'amour entre l'homme et la femme ne se trouve pas dans l'élan du jeune âge, elle vient d'« autre chose » qui se matérialise dans l'enfant, ou, disons plus généralement, dans un devoir. Mais quand il s'agit d'un enfant, quel est ce devoir ? C'est – plus ou moins confusément, plus ou moins obscurément ou consciemment –, le destin de cet enfant, son chemin d'homme, c'est ce sens qui provoque et dicte une attitude de réelle émotion, un engagement sûr, un sentiment d'amour simple et total. Si rien ne dépasse cet amour conjugal, il ne dure pas.

Il faut une raison pour établir une relation, et la véritable raison doit la relier au tout.

Substitutions volontaristes des questions.

Si l'on enlève l'énergie qui stimule l'expérience élémentaire, cet « éperon qui nous pique presque »; si l'on supprime l'énergie dynamique provoquée par ces interrogations, le mouvement qu'elles transmettent à notre humanité; si on les vide de leur contenu alors qu'elles constituent justement l'expression du mécanisme essentiel, le moteur de notre personnalité, quelle sera l'énergie qui nous fera agir?

Cette énergie se limitera à une affirmation de soi. L'instrument qui nous sert alors à nous affirmer est la volonté : c'est pourquoi on ne peut parler que d'une énergie, d'une affirmation volontariste.

Elle peut venir :

- d'un goût pour l'action personnelle;
- d'un sentiment utopique;
- d'un projet social.

Pour ne pas me limiter à ne donner ces trois possibilités qu'à titre d'exemples, je vais en présenter quelques illustrations.



- Voici une poésie d'Evtouchenko

*Ils sont nombreux à ne pas m'aimer,
ils m'accusent de fautes innombrables,
et me lancent violemment
des éclairs, des dards, des roulements de
tonnerre.*

Par des, cris sinistres et perçants

Ils se moquent de ma poésie, et je sens sur moi leurs regards perfides.

Tout cela me plaît.

Et je suis fier qu'ils n'arrivent pas à me dompter qu'ils n'obtiennent rien de moi. Avec un dédain méprisant je regarde leurs rixes, avec une joie impassible, exprès, je les excite.

Mais, ainsi connu de tous,

je me meus quelquefois avec peine

indécis, tourmenté,

sur le point de tomber.

Quand je ne fais pas semblant de sourire je m'aperçois avec angoisse que je suis présomptueux, que je suis trop fourbe.

Dans le fond de mon âme je sais que je suis un autre.

Mais la raison pour laquelle ils m'envient je ne réussirai pas à la comprendre. Je marche taciturne dans la ruelle enneigée et ardemment je veux être présomptueux.

Au-delà de la grave intuition de la solitude, son projet de vie est une « praxis » volontariste.

- Cette énergie volontariste, aveugle, se donne elle-même un but : elle n'est pas attirée par un but reconnu, objectif ; c'est elle-même qui se l'attribue. Bertrand Russell, prophète de la culture radicale, écrit au début du siècle :

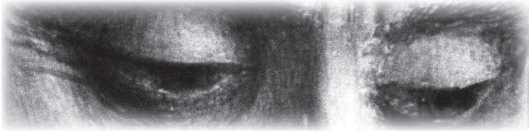
« Voici, soudain j'ai éprouvé quelque chose qui ressemble à ce que le peuple religieux appelle «conversion». (...) Je devins tout à coup intensément conscient de la solitude dans laquelle vivent la plupart des gens et je désirai

passionnément trouver des solutions pour diminuer ce tragique isolement. (...) La vie de l'homme est une longue marche dans la nuit, au milieu d'ennemis invisibles, en proie à l'épuisement et au malheur. () Un à un, à mesure qu'ils avancent, nos compagnons de voyage disparaissent de notre vue. () Très bref est le temps où nous pouvons les aider. Puisse notre temps déverser une lumière solaire sur leur sentier pour affermir leur courage qui faiblit, pour leur rendre la foi dans les heures de désespoir. »

Quelle foi ? foi en quoi ? Il ressemble à quelqu'un qui gonflerait ses muscles - à la manière des enfants quand ils veulent se faire remarquer - pour affronter le temps avec un sentiment idéal, produit par cet effort lui-même. Cela revient à raidir à vide les muscles de la volonté, ou à faire gonfler une voile par le vent alors qu'il n'y a pas de port.

Russell est irrationnel, parce qu'il doit réprimer et faire abstraction de l'ampleur des exigences qui inspirent ce qu'il écrit. Une semblable accusation signifie qu'« à l'intérieur » se trouve une réalité qui interpelle et demande autre chose de la situation dans laquelle elle se trouve. Il ne peut répondre par une invitation inconsistante, qui est fuyante à priori.

• On arrive ainsi au projet social. « Bandez les muscles, serrez les mâchoires pour réaliser le projet d'une société différente. » Un projet fait par qui ? « Par moi » dirait Marx. « Par nous » diraient d'autres. C'est une emphase volontariste qui oublie le contenu le plus important et le plus objectif, celui qui est personnel, et qui seul est à l'origine de l'intérêt social. C'est une réduction sans rapport avec la réalité, un oubli inutile. Cela explique pourquoi la production philosophique en Union soviétique est presque exclusivement orientée vers l'éthique : un moralisme envahissant tout.



Pour la beauté...

Textes pour approfondir

*Substitution volontariste
sentiment utopique*

Voici un autre extrait typique de Russel. Je l'ai tiré de *Mysticisme et logique* :

« La vie de l'homme est une chose brève et fragile; lentement et sûrement la main cruelle d'un ténébreux destin s'abat sur lui et sur toute son espèce. Aveugle au bien et au mal, insouciant des destructions, la matière toute puissante poursuit implacablement sa marche, et l'homme condamné à perdre aujourd'hui ce qu'il a de plus cher, et à franchir demain le seuil des ténèbres, n'a plus qu'à cultiver avec amour, avant que sa tête ne tombe sous le coup fatal, les pensées élevées qui ennoblissent sa courte journée : se mettre en adoration devant l'autel construit de ses propres mains, en refusant les peurs abjectes de ceux qui sont esclaves de la fatalité; être indifférent au pouvoir du sort en conservant l'esprit libéré de la folle tyrannie qui gouverne les événements extérieurs de sa vie. En défiant orgueilleusement les forces invincibles qui tolèrent juste un moment d'être connues et condamnées par lui, il devra soutenir seul, Atlas fatigué mais indomptable, le monde que ses propres idéaux ont su forger, parfois même sous l'emprise d'une violence inconsciente, piétinant toutes choses sur son passage. »

